

I. Introduction

Comment les émotions peuvent-elles entrer dans l'action politique, et comment peut-on en rendre compte ? Plus précisément, comment la politique étrangère des Etats peut-elle être affectée par des variables émotionnelles ? Il s'agit ici d'un « *hard case* » pour l'émotion en politique, car d'après les courants majoritaires en Relations internationales, par exemple le réalisme, mais aussi la plupart des approches libérales, la politique étrangère des Etats est le domaine par excellence de l'intérêt pur et des calculs froids.

Pour notre part, nous défendons le point de vue que les émotions sont à tout moment présentes en politique étrangère, bien en dépit de ce que prévoient les visions rationalistes en Relations internationales. Il faut cependant souvent un événement majeur pour rendre ces émotions perceptibles pour l'observateur extérieur. La plupart du temps, la politique étrangère cache bien ses dessous émotionnels derrière l'illusion rationaliste de l'intérêt et du calcul ; mais de temps à autre l'illusion tombe, sous l'impulsion d'un événement précis.

Nous appelons ce genre d'événements qui rendent l'émotionnel lisible : « événements catalyseurs ». Nous voulons illustrer ce phénomène par l'exemple de la politique étrangère allemande dans le contexte de l'intervention américaine en Irak de 2003. En l'occurrence, au niveau du gouvernement allemand, un discours classique rationnel d'intérêts et de calculs s'est mêlé à un autre discours plus émotionnel, un discours qui fait appel à la nation, teinté d'un anti-américanisme latent. Ce discours gouvernemental émotionnel de politique étrangère n'aurait pas pu être pensable à ce niveau de lisibilité sans l'intervention d'un événement catalyseur, en l'occurrence les élections fédérales en Allemagne à la fin de l'été 2002. C'est cet événement catalyseur qui a permis aux émotions d'atteindre la politique gouvernementale au plus haut niveau de lisibilité.

Nous envisageons d'approcher ce sujet sur le fond d'une méthodologie qui s'inspire de la lecture qu'a faite Paul Ricœur (1983) de Fernand Braudel ; de l'institutionnalisme historique en sciences politiques (Collier/Collier 1990, Mahoney 2000 et 2001, Pierson 2000 et 2004 ; en France Palier/Surel 2010) ; du *process tracing* de George et Bennett (2004) ; des analyses de discours (Wittgenstein 2009 [1953], Austin 1970 [1962], Foucault 1969, Laclau/Mouffe 1985, Buzan/Wæver/de Wilde 1998, Milliken 1999, Hansen 2006...).

Dans un premier temps, nous allons présenter ce cadre théorique et méthodologique. Partant de l'analyse historique de Braudel, à savoir que « les événements sont poussière » (Braudel 1990 [1949], p. 7) à l'égard du développement de l'Histoire, nous arrivons pourtant, avec l'aide de la lecture que Ricœur a faite de Braudel, à situer l'importance de l'événement dans la trajectoire historique : c'est l'importance du catalyseur potentiel. Plus précisément, un événement donné peut opérer dans le mode d'une jonction critique qui s'interpose entre la fin d'une voie suivie et le commencement d'une autre. Pour distinguer un tel événement catalyseur, la méthode du *process tracing* peut nous aider : en analysant différentes étapes d'un développement, à l'aide d'indicateurs définis, nous pouvons cerner le moment du changement, la jonction critique précise, le cœur de l'événement catalyseur. Nous allons voir que les émotions jouent un rôle clé à ce moment précis de changement dans notre cas d'illustration.

Dans un deuxième temps nous allons donc appliquer ce cadre théorique et méthodologique à la politique étrangère allemande par rapport à l'intervention américaine en Irak de 2003. Ce court instant de politique étrangère peut être analysé de manière détaillée en distinguant différentes phases, notamment le rôle clé d'un événement catalyseur en son cœur. En découplant différentes phases de l'opposition allemande, dont les débuts remontent aux premiers mois de l'année 2002, et qui dure jusqu'à l'été 2003, on se rendra compte qu'un événement précis a rythmé cette opposition. Il l'a notamment rendue intransigeante et insurmontable : il s'agit des élections fédérales de

septembre 2002, chargées, comme toutes grandes élections démocratiques, d'émotions. C'est à travers cet événement catalyseur que les émotions, en l'occurrence nationales et en partie anti-américaines, ont pu entrer de façon lisible dans la politique étrangère gouvernementale. Nous allons montrer cela en menant une analyse sémantique et de discours suivant les différentes phases de l'opposition allemande. L'analyse montrera que des émotions d'indépendance nationale et d'anti-américanisme latent surgissaient au moment de la campagne électorale, au dépens d'arguments rationnels qui dominaient auparavant.

II. Le concept

« Les événements sont poussière », dixit Fernand Braudel dans son œuvre majeure, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (Braudel 1990 [1949], p. 7). Par là, il exprimait son opposition à une lecture de l'histoire qui serait centrée sur un simple enchaînement d'événements, diplomatiques et militaires dans la plupart des récits. Braudel y oppose la « longue durée », c'est-à-dire des dynamiques qui persistent dans le temps, au rapport desquelles les événements deviennent « poussière », n'ont pas d'importance. Nous trouvons deux niveaux de réflexion au-delà des événements, dans ce sens, dans la *Méditerranée* : la géographie, c'est la véritable « longue durée », et l'économie et le social, le niveau intermédiaire. Pourtant, Braudel dans ses *Écrits sur l'histoire*, nous dit volontiers que « l'histoire se situe à des paliers différents, je dirais volontiers trois, mais c'est façon de parler, en simplifiant beaucoup. C'est dix, cent paliers qu'il faudrait mettre en cause, dix, cent durées diverses » (Braudel 1969, p. 112). Si toute différenciation par rapport à ces paliers ou niveaux d'histoire est donc invention et construction, la réflexion de Braudel nous sert à nous détacher d'une lecture trop simple de l'histoire, d'une lecture d'enchaînement d'événements qui causeraient les uns les autres dans un espace vide d'histoire où eux, les événements seuls, travailleraient à la mécanique de l'évolution des choses. Il nous faut prendre en compte la « longue durée », c'est-à-dire des facteurs institutionnels, souvent d'ordre économique et social, car pousser jusqu'à la géographie serait surjouer le cadre de Braudel, dans la plupart des cas.

Les facteurs institutionnels pourtant changent avec le temps. Qu'est-ce qui les fait changer ? C'est ici que rentrent en jeu l'événement. En effet, suivant la lecture qu'a faite Paul Ricœur de l'œuvre de Fernand Braudel, l'événement est beaucoup plus important pour la pensée braudélienne que Braudel lui-même nous fait croire au premier abord : chez Braudel, « l'événement ne cesse d'investir du dedans les structures » (Ricœur 1983, p. 383). Il les nourrit et les perpétue, ou au contraire les conduit à leur fin, en en bousculant les bases mêmes. Ainsi, l'événement « n'appartient pas seulement au troisième niveau [celui de l'événementiel éphémère], mais à tous, avec des fonctions diverses » (Ricœur 1983, p. 383). En effet, « il importe plus à un événement qu'il contribue à la progression d'une intrigue que d'être bref et nerveux, à la façon d'une explosion » (Ricœur 1983, p. 190). Les événements effectivement ne restent pas forcément éphémères (« poussière »), mais ils doivent être étudiés en relation avec des niveaux d'analyse plus « élevés » : les événements, d'abord liés au temps court, peuvent, pour certains, tenir un rôle dans le développement du temps moyen et long de l'histoire. Braudel lui-même semble le reconnaître : « Temps court et temps long coexistent et sont inséparables » (Braudel 1979, p. 92) ; « Longue durée, conjoncture, événement s'emboîtent sans difficulté » (Braudel 1969, p. 76). Traiter d'un événement, telle par exemple l'opposition allemande à la guerre en Irak de 2003, peut donc revenir à le mettre en relation avec les fondements sociaux (institutions) et les conjonctures/trajectoires qui le bercent, mais sur lesquels simultanément il porte sa propre action : dans ce sens « réenraciner » un événement précis « dans les structures et les conjonctures » (Ricœur 1983, p. 375), c'est ce que le concept du catalyseur émotionnel compte faire.

Cette pensée, que les structures (institutions sociales) dessinent le concret (l'événement,

l'action), mais que ces derniers travaillent en même temps sur les structures mêmes, n'est bien sûr pas sans rappeler la théorie de structuration d'Anthony Giddens (Giddens 1984), ou le débat agent-structure dans les Relations internationales (pour tenant-lieu : Wendt 1987). Nous naviguons en effet dans les eaux du constructivisme : action et structure sont mutuellement constitutives, et l'événement est souvent un ensemble d'actions, ou plus rarement une seule action très marquante. Un autre courant de pensée peut encore avancer notre projet : l'institutionnalisme historique en sciences politiques. L'institutionnalisme historique nous offre deux figures de pensée qui correspondent très bien à ce que nous voulons montrer : *critical juncture* et *path dependence*. Ces figures servent à situer des développements dans le temps, et introduisent notamment l'idée que pendant des jonctions critiques de l'histoire les bases seront mises d'un certain développement qui perdura, jusqu'à ce qu'une nouvelle jonction critique voie le jour (Collier/Collier 1990, Mahoney 2000, Mahoney 2001, Pierson 2000, Pierson 2004, Palier/Surel 2010). Entre les jonctions critiques, l'histoire poursuit le développement instigué par les bases préparées lors de la dernière jonction critique, et dépend donc pour ainsi dire de cette voie dessinée précise (*path dependence*). La jonction critique, ou bien l'événement catalyseur comme nous l'entendons, se trouve donc aux charnières de l'histoire, où de nouvelles institutions sociales, ou des institutions sociales modifiées, remplacent les anciennes : « Th[e] framework is concerned with a type of discontinuous political change in which critical junctures “dislodge” older institutional patterns » (Collier/Collier 1990, p. 36). La jonction critique se trouve ainsi à l'endroit historique entre deux trajectoires qui fonctionnent sous les logiques de la *path dependence*, provoquant la fin de l'ancienne et instaurant, au moins en germe une nouvelle : « The concept of path dependence is built around the idea that crucial choice points may establish certain directions of change and foreclose others in a way that shapes development over long periods of time » (Mahoney 2001, p. 264).

Les paliers ou niveaux de l'histoire de Braudel prennent tout de suite plus de sens : si les événements sont la plupart de temps « poussière », écrasés par le poids des conjonctures (ou trajectoires, ou structures), il y en a qui font toute la différence, en ce qu'ils rompent une trajectoire, ou conjoncture, et en ce qu'ils établissent les bases d'une nouvelle. Par ailleurs, les événements catalyseurs au cœur des jonctions critiques ne sont pas sans connexion avec les niveaux plus « élevés » de l'histoire, c'est-à-dire avec les conjonctures et la longue durée : « To argue that an event is contingent is not the same thing as arguing that the event is truly random and without antecedent causes » (Mahoney 2000, p. 513). La *critical juncture* de Collier et Collier peut effectivement être lue comme événement catalyseur dans un contexte de changement où des mutations structurelles du temps long sont manifestées, accélérées et orientées par un tel événement du temps court. Bref, les événements peuvent jouer le rôle du catalyseur, déclenchant et/ou accélérant des changements institutionnels qui semblent être à l'ordre du jour si l'on regarde les circonstances structurelles mais qui tardent à se manifester en dehors de la présence d'un tel événement catalyseur. Ces événements catalyseurs à première vue semblent être dus tout à fait au hasard (ils sont « poussière »), mais travaillent à des changements de haute signification sur la « longue durée », au niveau institutionnel, social.

Au cœur de ces événements catalyseurs se trouvent régulièrement des moments fortement chargés d'émotions. Nous y reviendrons.

III. Les outils

Comment mieux cerner un tel événement catalyseur ? Pour cela, la méthode du *process tracing*, expliquée par George and Bennett (2004), peut nous aider. Il s'agit d'une méthode qui accepte de prendre en compte différentes variables issues de cadres théoriques divers, dans la volonté d'éclaircir plutôt le déroulement véritable d'un processus donné (« réalisme scientifique »), et non pas, à la manière du rationalisme, de se contenter de corrélations qui dépendent d'une seule

théorie et ne servent *in fine* qu'à confirmer cette dernière (George/Bennett 2004, p. 128, p. 139). Dans ce projet, elle propose une analyse détaillée de mécanismes causaux (X conduit à Y, à travers A, B, C), et non pas de simples corrélations statiques (si X, suit Y) (George/Bennett 2004, p. 141). Par là, elle est parfaitement apte à soutenir le concept de l'événement catalyseur, inspiré lui-même d'approches d'histoire et de courants historiques au sein des sciences politiques.

Pour appliquer la méthode du *process tracing* dans le cadre d'une étude d'événement catalyseur, on peut choisir d'établir un nombre de séquences historiques autour de ce que l'on perçoit comme jonction critique. En outre, en fonction de la problématique on choisira un nombre de variables dont on suit le développement à travers les différentes séquences historiques. Le comportement des variables à travers les séquences historiques nous donnera des éléments sur leur connectivité et leurs effets divers. Au moment de la jonction critique, la valeur des variables, ou d'une partie des variables, changera, et pour un certain nombre (ou une seule) de variables clé, elle changera de manière durable. Aussi est-il possible de mettre à profit ce procédé pour vérifier le comportement de certaines variables qui ont un intérêt spécifique par rapport à une problématique donnée. Par exemple, une fois l'événement catalyseur identifié à l'aide de cette méthode, on peut observer le comportement d'une variable émotionnelle au moment de l'événement, avant et après. Nous partons ici de l'hypothèse que les émotions vont augmenter autour de l'événement catalyseur, et atteindrons leur paroxysme au cœur même de ce dernier. Pour montrer cela, la place respective du *logos* et du *pathos* dans les allocutions politiques est un bon indicateur : une forte prépondérance du *logos* est signe de maîtrise d'émotions, une abondance du *pathos* est signe de présence ou d'exploitation d'émotions.

Un bon orateur, pour Aristote, se sert de trois éléments : *logos*, *ethos* et *pathos*. *Logos* fait appel à la logique, à la raison, c'est l'argumentaire même du discours. *Ethos* inclut la crédibilité et la personnalité de l'orateur ; son *ethos* peut être ancré dans son statut ou bien dans sa manière d'être, et dans sa manière de présenter. *Pathos* fait appel aux émotions, essaie de provoquer des réponses émotionnelles auprès de l'audience, telles la peur, la colère, l'empathie ou la sympathie. On reconnaît l'utilisation du *pathos* à un langage chargé en émotions, de manière très directe, mais aussi à des éléments plus subtils, comme des exemples ou anecdotes émotionnels parsemés dans le discours, ou encore des métaphores qui invoquent un contexte émotionnel.

Pour observer les changements par rapport à l'emploi du *logos* et du *pathos* dans les discours politiques à différentes séquences historiques, l'utilisation des analyses de discours est indiquée. Si Wittgenstein (2009 [1953]), Austin (1970 [1962]), Foucault (1969) jettent les bases théoriques de l'intérêt que l'on peut porter au discours, ainsi que Laclau et Mouffe (1985) qui comme Foucault le lient à des pratiques de domination, Buzan, Wæver et de Wilde (1998) l'introduisent au cœur de la discipline des Relations internationales. Alors que Milliken (1999) nous offre une vue d'ensemble d'approches discursives dans les Relations internationales, c'est Hansen (2006) qui nous aidera le plus pour mieux cerner la manière dont nous allons appliquer l'analyse de discours suivant nos besoins. Elle propose en effet de regrouper en fonction du sujet donné un nombre de mots ou d'ensembles d'idées autour de concepts clé (pour nous *pathos* et *logos*), de prendre en compte les relations entre les éléments (hiérarchies, oppositions, etc.), et de voir à quels moments, à quelle intensité et à quelle importance globale ces figures de représentation apparaissent, et comment cela change de séquence historique à séquence historique. Les sources pour cet exercice peuvent être non seulement les discours politiques, mais aussi les représentations de l'enjeu en question au sein d'un nombre défini de médias. Ainsi, non seulement les émotions, ou l'exploitation des émotions, de la part des politiciens seront prises en compte, mais aussi les émotions présentes au sein de la (vague) représentation sociétale que sont les médias.

IV. L'étude de cas

L'opposition allemande à la guerre en Irak de 2003 est parfaitement pertinente pour servir d'exemple d'application de ces concepts et outils. Elle peut être lue comme événement catalyseur de la politique étrangère allemande, et en son centre se trouve un moment fortement chargé d'émotions. Nous allons traiter d'abord de l'un, puis de l'autre aspect.

La jonction critique qu'était pour la politique étrangère de l'Allemagne la guerre en Irak de 2003 rompt avec sa trajectoire transatlantique classique, et met, en tant qu'événement catalyseur, en marche son autonomisation sur un fond de mondialisation (ré)orientée au dépens des Etats-Unis. Depuis sa fondation en 1949, la République fédérale d'Allemagne avait poursuivi une politique de *bandwagoning*, suivant les grandes lignes de la politique étrangère américaine dans les questions primordiales des relations internationales, c'est-à-dire dans les questions de conflits armés, de guerre et de paix. Ce positionnement était bien sûr dû à une situation de dépendance politique, qui allait jusqu'au déni officiel de la souveraineté complète et entière. Ce n'est qu'avec le traité « quatre plus deux », c'est-à-dire entre les quatre puissances « tutelles » des Allemagnes depuis 1945 et les deux Etats allemands, signé juste avant l'unification de 1990, que la République fédérale jouit pour la première fois de sa souveraineté entière (avec néanmoins quelques clauses de précaution, concernant l'effectif de l'armée par exemple). Par ailleurs, la menace soviétique disparaît à peu près au même moment ; la protection américaine devient un facteur secondaire. En 1990, les raisons structurelles pour le *bandwagoning* disparaissent donc. Et pourtant la politique étrangère de la République fédérale continue à suivre étroitement celle des Etats-Unis, que ce soit par rapport à l'Irak en 1991, aux Balkans tout au long des années 90, ou plus tard en Afghanistan après le onze septembre 2001. La République fédérale n'a certes pas envoyé de troupes en Irak en 1991. Mais la *Bundeswehr*, l'armée d'un Etat non-souverain, uniquement entraînée pour défendre le terrain ouest-allemand contre une attaque du Pacte de Varsovie, n'était nullement préparée à une telle expédition, et il lui était par ailleurs défendu par la constitution, elle-même fruit de la dernière jonction critique 1945/49 et du transatlantisme, d'agir en dehors du territoire de l'Otan (« *out of area* »). Le soutien politique du gouvernement Kohl pour l'intervention de la coalition guidée par les Etats-Unis de Bush père était en revanche inébranlable, et la République fédérale, par sa fameuse « politique du chéquier » de l'époque, a payé une grande partie des dépenses financières de cette guerre. Aux Balkans, en revanche, on peut assister en 1991 à une déviance importante de la politique étrangère allemande par rapport à ses traditions d'avant-1989. En effet, à la fin de cette année, la République fédérale avance de manière unilatérale la reconnaissance de la Slovénie et de la Croatie, prévue pour le début de l'année suivante en concert avec les partenaires européens. C'est là effectivement un comportement prévu par des réalistes structurels tel Kenneth Waltz de la part de la nouvelle « puissance » qu'est l'Allemagne unifiée au centre d'une Europe délivrée de la menace soviétique. Ce cas reste pourtant singulier, et le déni du multilatéralisme traditionnel est vite dénoncé non seulement par les partenaires, mais aussi, significativement, à l'intérieur de l'Allemagne, par la classe politique et l'opinion publique. Effectivement, ce comportement ne se reproduira plus ; les années 90 se construisent au contraire comme une continuation de la politique étrangère traditionnelle de l'Allemagne de l'Ouest, ancrée dans la coopération, le multilatéralisme, le dégoût de sa propre puissance, et surtout dans le transatlantisme, et dans l'euroépanisme qui est vécu comme une extension du premier. La seule vraie nouveauté, c'est l'envoi, d'abord d'avions de surveillance, puis d'avions de chasse, puis de troupes de maintien de paix, aux Balkans, puis l'envoi d'avions et de troupes de maintien de paix et de reconstruction en Afghanistan, ainsi qu'un détachement de cent hommes des forces spéciales. Mais cette seule nouveauté s'inscrit parfaitement dans le multilatéralisme et le transatlantisme qui règnent, suivant étroitement la politique américaine, maintenant avec tous les outils d'un Etat souverain (ou presque : l'implication des forces allemandes dans les zones à risque d'Afghanistan reste cependant très faible).

Pourquoi cette continuité malgré le changement radical de l'environnement international

(autrement dit, des forces structurelles) ? Le concept de la *path dependence* nous offre une réponse pertinente : après la jonction critique de 1945/49, la politique étrangère de la République fédérale se trouvait sur une trajectoire définie qui continuait à prescrire son orientation globale jusqu'à ce qu'une nouvelle jonction critique n'apparaisse. Seulement une nouvelle jonction critique, dans le sens d'événement catalyseur, peut rompre cette trajectoire, en établissant les bases d'une nouvelle. Les événements entre 1989 et 1991 auraient pu être une telle jonction critique, et ils l'ont en effet été pour beaucoup de choses, mais non pas pour la politique étrangère de la République fédérale. Il fallait attendre, telle est notre hypothèse, la guerre en Irak de 2003 (et ses préparatifs) pour pouvoir parler d'une nouvelle jonction critique qui jette les premières bases d'une nouvelle trajectoire de la politique étrangère allemande. Cette nouvelle trajectoire ne commence qu'à se dessiner, mais il semble qu'avec le transatlantisme inconditionnel (le *bandwagoning*), l'euroéanisme inconditionnel soit aussi révolu. D'autres facteurs semblent persister : la coopération, le multilatéralisme (mais plus à toutes les instances), le dégoût de la force armée (mais plus le dégoût de *toutes* les formes de puissance). Le comportement du gouvernement allemand lors de l'intervention en Libye en 2011 (abstention au Conseil de Sécurité, c'est-à-dire prise de position contre *tous* les anciens alliés, France, Royaume Uni, Etats-Unis), et lors de la crise de l'Euro depuis 2010 (mise en question de la solidarité avec les partenaires européens), montre les nouvelles possibilités.

Avec le recours au *process tracing*, on peut établir des séquences de la politique étrangère allemande autour des événements suivants : 1989, la fin de la guerre froide, et donc des contraintes structurelles – 1994, le moment du jugement du *Bundesverfassungsgericht* (la Cour constitutionnelle de la République fédérale) qui permet des missions de la *Bundeswehr* « out of area » – 1999, la première mission de combat (d'aviation) de la République fédérale depuis sa naissance en 1949, au Kosovo – 2003, la guerre en Irak. Cela donne donc quatre séquences :

- (1) 1989-1994
- (2) 1994-1999
- (3) 1999-2003
- (4) 2003-

En terme de variables, trois variables assez générales suffisent ici : une variable dépendante, l'orientation de la politique étrangère (gouvernementale) allemande (VD) – une première variable indépendante, le système international (VI1) – une deuxième variable indépendante, les discours de politique étrangère présents au sein de la société allemande (VI2). Ce schéma reflète le fait que la politique étrangère gouvernementale doit généralement se situer entre les contraintes de l'environnement international et celles des pressions (discours) internes.

Pendant la séquence (0), c'est-à-dire la guerre froide, (VI2) a pu changer plusieurs fois, (VI1) est resté stable : bipolarité. (VD) n'a pas changé pendant cette proto-séquence (0) non plus, le *bandwagoning* est resté l'orientation globale de la politique étrangère gouvernementale allemande tout au long de la guerre froide. (VD) semble donc avoir été fonction de (VI1), nonobstant les changements de valeur dans (VI2).

La séquence (1) voit pour la première fois depuis la naissance de la République fédérale un changement de valeur dans (VI1) : la bipolarité cède à la post-bipolarité. Quant à (VI2), il y a d'abord une croissance de discours nationalistes autour de l'unification, mais aussi de très forts courants qui défendent la continuité de bonnes relations avec tous les alliés, que ce soit par principe ou pour sécuriser le bon déroulement du processus d'unification. Il y a donc une certaine ambiguïté quant à la valeur de (VI2), avec un penchant global pour la continuité, et changement de valeur dans (VI1) ; (VD) reste stable (*bandwagoning*), avec quelques ambiguïtés (l'affaire de la reconnaissance de la Slovénie et de la Croatie). Pour la première fois, (VD) semble donc plutôt être fonction de (VI2), non plus de (VI1) qui aurait prévu un changement dans la valeur de (VD).

Pendant la séquence (2), toutes les variables restent stables : (VI1) post-bipolarité, (VI2) discours de continuité, (VD) *bandwagoning*.

La séquence (3) en revanche voit du changement. (VI1) reste plutôt stable (post-bipolarité) mais, pour la première fois depuis 1989, témoigne également d'un début de changement, notamment après le onze septembre 2001, changement en germe dont l'orientation reste néanmoins incertaine. (VI2) subit un sursaut d'interrogations, surtout à partir du post-onze septembre, où le chancelier Schröder ne peut assurer la participation de la *Bundeswehr* à l'intervention en Afghanistan qu'en liant la question à sa démission, contre de forts contre-courants au sein de sa propre majorité qui doutent du bon sens de la politique américaine. Ceci reflète un changement de discours allemands plus généralement parlant par rapport à la politique étrangère américaine, ce qui avait déjà commencé avec l'élection de George Bush junior à la présidence, fin 2000. Le scepticisme envers la politique étrangère américaine ne cesse de monter à travers les années qui suivent, avec seule exception les manifestations très émotionnelles de solidarité pendant le court laps de temps entre le onze septembre et l'intervention en Afghanistan. (VD) reste stable (*bandwagoning*), avec quelques doutes pourtant (l'étroite majorité parlementaire en faveur de l'intervention en Afghanistan). La stabilité relative de (VD) ici semble profiter de la stabilité relative de (VI1), mais l'instabilité de (VI2) et éventuellement quelques ambiguïtés en germe dans (VI1) se font également sentir.

Au début de la séquence (4) finalement, l'instabilité dans (VI2) augmente encore, avec les préparatifs de la guerre en Irak qui font douter de plus en plus d'allemands du bon sens de la politique étrangère américaine. L'instabilité des discours connaît son paroxysme au moment de l'éclatement de la guerre en mars 2003. En même temps, (VI1) subit de plus en plus d'évolution, notamment pendant la préparation de la guerre, où l'Onu est délégitimée, le droit international affaibli, et la position traditionnelle des Etats-Unis, dépendante de ces institutions, minée. La post-bipolarité cède à la polyarchie. Sans surprise, vu l'instabilité presque complète de (VI1) et de (VI2) pendant cette phase autour de la guerre en Irak, (VD) aussi se retrouve déstabilisée : au moment de l'éclatement de la guerre, la République fédérale était en passe de fonder un système de défense européenne avec comme seuls partenaires France, Belgique et Luxembourg, en contre-poids aux Etats-Unis.

La guerre en Irak a fortement travaillé sur toutes les variables en observation, et constitue un événement catalyseur pour la variable dépendante : les changements structurels de 1989 se font finalement sentir dans l'orientation de la politique étrangère allemande, qui se détache des Etats-Unis, abandonne le *bandwagoning* comme principe guidant. Cette autonomisation devient possible *à long terme* parce qu'à ce moment précis à la fois les contraintes du système international et des discours internes se trouvent en désordre et en changement : on retrouve réunies toutes les conditions d'une jonction critique typique. (En ce qui concerne la politique étrangère allemande, ce n'a pas été le cas en 1989 : l'une des deux variables indépendantes, les discours internes, prônait la continuité à ce moment-là.) Outre l'autonomisation – envers les Etats-Unis, mais par extension aussi au sein de l'Union européenne – la seule constante de la nouvelle trajectoire semble être, pour le moment, la fragmentation : l'absence de grandes stratégies, et l'orientation par défaut de la politique étrangère gouvernementale suivant l'opinion publique et/ou l'influence de groupes de pression, notamment économiques, au cas par cas (domestication au sens de prépondérance de facteurs internes).

En répétant maintenant le procédé du *process tracing* à une échelle temporelle plus restreinte, à l'intérieur même de la jonction critique pour ainsi dire, nous pouvons cerner le rôle que jouent les émotions à ce moment primordial dans le temps. Comme événements qui rythment les séquences, nous choisissons la prise de fonction du gouvernement George Bush junior début 2001, c'est-à-dire

le moment où une éventuelle invasion de l'Irak est mise sur l'agenda américain – le onze septembre 2001, c'est-à-dire l'accélération de cette éventualité – le commencement de l'intervention en Afghanistan fin 2001, c'est-à-dire le moment où le chancelier Schröder doit défendre la participation allemande devant le *Bundestag* et le public allemand – le discours de Dick Cheney au milieu de l'année 2002, c'est-à-dire le moment où l'invasion devient prévisible – les élections fédérales allemandes de septembre 2002 – les festivités du 40ème anniversaire du traité de l'Elysée à Paris fin février 2003, c'est-à-dire le moment où le gouvernement français rallie le gouvernement allemand dans son opposition à la guerre, et le sort de son isolation – l'éclatement de la guerre fin mars 2003 et sa poursuite « officielle » jusqu'en mai 2003. Cela donne six séquences :

- 1) janvier 2001-septembre 2001
- 2) septembre 2001- décembre 2001
- 3) décembre 2001-juillet 2002
- 4) juillet 2002-septembre 2002
- 5) septembre 2002-février 2003
- 6) février 2003-mai 2003

En termes de variables, nous nous contentons d'analyser les changements entre *logos* et *pathos*, et ce au niveaux des discours des gouvernements allemands, et au niveau des discours sociaux, reflétés (de manière approximative) dans les médias du pays.

Pendant la séquence (1), on peut observer la croissance du *pathos* au sein des discours sociaux, due aux controverses diverses qu'évoque le gouvernement Bush fils, alors que les gouvernements se tiennent au *logos* officiellement de mise en politique étrangère.

Pendant la séquence (2), les gouvernements rejoignent et dépassent la société dans le *pathos*, *en faveur* des Etats-Unis, après le onze septembre, et pour justifier l'intervention en Afghanistan.

Pendant la séquence (3), les gouvernements d'abord retrouvent leur *logos* habituel, puis introduisent des premiers éléments de *pathos* en vue de la campagne électorale qui commence. La société retrouve la tranquillité du *logos* tant que la guerre en Irak n'est pas encore sur l'agenda international.

La séquence (4) voit l'explosion du *pathos* chez les gouvernements, le chancelier en premier lieu, et auprès de la société allemande. Dick Cheney avec sa rhétorique guerrière a fait un énorme cadeau au chancelier, qui saute sans hésitation sur l'occasion, mené dans les sondages par son adversaire juste deux mois avant les élections. C'est ici la séquence clé où l'opposition allemande à la guerre en Irak devient intransigeante et insurmontable : le chancelier Schröder ne pourra revenir en arrière après les élections, au prix de sa crédibilité, justement parce qu'il a lui-même rythmé le *pathos* débordant avec lequel la question a été traitée pendant ce cours laps de temps.

Pendant la séquence (5), les gouvernements en chef essaient de calmer le jeu, de retourner au *logos*, mais les discours sociaux restent fortement attachés au *pathos*, d'autant plus que les préparatifs diplomatiques de la guerre s'intensifient (campagne à l'Onu). Même quelques gouvernements n'arrivent plus à s'en détacher (la ministre de la justice qui compare la politique étrangère de Bush à celle de Hitler juste *après* les élections de septembre ; elle ne sera pas appelée au nouveau gouvernement). Vu que la société suit encore le *pathos*, Schröder essaie d'en tirer profit de nouveau lors des élections en Basse-Saxe, en janvier 2003 : cette fois-ci c'est un échec.

La séquence (6) continue largement les tendances de la séquence (5) : les gouvernements essaient de retourner au *logos*, sans que la société ne suive, et sans laisser échapper eux-mêmes quelques occasions de jouer sur ce formidable clavier émotionnel qu'est la guerre en Irak, au profit

de leur popularité. Néanmoins, le *pathos* se calme lentement, surtout en raison du fait que la guerre a finalement lieu. Il ne disparaît pourtant plus : les politiques du gouvernement Bush ne pourront être débattues sans *pathos* par la suite, jusqu'à l'élection même de Barack Obama qui apparaît comme un sauveur auprès de la société allemande, et est célébré comme tel pendant sa campagne électoral à Berlin.

C'est la séquence (4), en pleine campagne électorale, qui se trouve au cœur de l'événement catalyseur qu'est l'opposition à la guerre en Irak pour la politique étrangère allemande. C'est ici que cette opposition devient insurmontable. Elle le devient parce qu'elle se voit à ce moment chargée d'émotions fortes et durables. Le *pathos* gagne à ce moment à la fois les gouvernants et la société, les premiers certes en partie en raison de calculs électoraux, mais dans tous les cas de manière débordante, mettant le *logos* à une place secondaire pour longtemps. Pendant cette phase, de fortes émotions nationales et parfois anti-américaines ont été invoquées par les gouvernants en chef, en premier lieu par le chancelier, et ont été reprises volontiers par la société. Sans les élections fédérales de septembre 2002, le *pathos* aurait été moins important dans les délibérations allemandes de la guerre en Irak, le *logos* aurait pu poursuivre son travail de continuité. Le refus politique de la guerre, ancré dans le *logos* de la prudence, aurait pu être le même, mais l'événement n'aurait pas amené à l'autonomisation vis-à-vis des Etats-Unis et par extension vis-à-vis des partenaires européens. Pour cela, des émotions fortes et durables étaient nécessaires.

V. Conclusion

Les événements ne sont pas toujours poussière, parfois ils sont catalyseur pour des développements de conjoncture ou de longue durée. Cela est imprévisible : « In a path-dependent pattern, selection processes during a critical juncture period are marked by contingency » (Mahoney 2000, p. 513). Une trajectoire historique, dans la perspective du concept de la *path dependence*, se forme à partir d'une phase initiale (la *critical juncture*), traverse une phase de formation qui peut être marquée par des contradictions et des luttes politiques par rapport à la direction à suivre, et rentre ensuite dans une phase plus stable où il devient de plus en plus difficile de dévier de la trajectoire, qui est alors assez bien définie par les premiers développements et leurs retombées qui ont eu lieu pendant les phases initiale et formative.

En premier lieu, cependant, l'événement catalyseur ne se produit pas en dehors de la présence de fortes émotions, selon notre hypothèse. Si les émotions sont toujours présentes en politique, leur intensité varie. Le *logos* souvent fait oublier leur présence ; mais ce sont au contraire les moments où le *pathos* fait oublier la présence du *logos* qui semblent être capables de changer les trajectoires de l'histoire. Dans ce sens, ce sont les émotions qui font l'histoire, non pas les intérêts et les calculs, en politique étrangère et ailleurs.

En proposant la figure du catalyseur émotionnel, nous espérons contribuer au développement d'approches interdisciplinaires par rapport aux émotions en politique. A notre sens, notre cadre conceptuel et méthodologique est transposable à d'autres domaines de recherche, partout notamment où règne l'illusion rationaliste.

Bibliographie

- AUSTIN, J. L. (1970) [1962]. *Quand dire, c'est faire : How to do Things with Words*. Paris : Seuil. 203 p.
- BRAUDEL, Fernand (1990) [1949]. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de*

- Philippe II : [03] *Les événements, la politique et les hommes*. Paris : Armand Colin. 662 p.
- BRAUDEL, Fernand (1979). *Civilisation, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle* : [03] *Le temps du monde*. Paris : Armand Colin. 908 p.
- BRAUDEL, Fernand (1969). *Ecrits sur l'histoire*. Paris : Flammarion. 314 p.
- BUZAN, Barry, WÆVER, Ole, DE WILDE, Jaap (1998). *Security: A New Framework for Analysis*. Boulder, London : Lynne Rienner. 239 p.
- COLLIER, Ruth Berins, COLLIER, David (1991). *Shaping the Political Arena: Critical Junctures, the Labor Movement, and Regime Dynamics in Latin America*. Princeton, Oxford : Princeton University Press. 877 p.
- FOUCAULT, Michel (1969). *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard. 275 p.
- GEORGE, Alexander L., BENNETT, Andrew (2004). *Case Studies and Theory Development in the Social Sciences*. Cambridge, London : MIT Press. 331 p.
- GIDDENS, Anthony (1984). *The Constitution of Society: Outline of the Theory of Structuration*. Cambridge : Polity Press. 402 p.
- HANSEN, Lene (2006). *Security as Practice: Discourse Analysis and the Bosnian War*. London, New York : Routledge. 259 p.
- LACLAU, Ernesto, MOUFFE, Chantal (1985). *Hegemony and Socialist Strategy: Towards a Radical Democratic Politics*. London : Verso. 197 p.
- MAHONEY, James (2001). *The Legacies of Liberalism: Path Dependence and Political Regimes in Central America*. Baltimore, London : Johns Hopkins University Press. 396 p.
- MAHONEY, James (2000). Path Dependence in Historical Sociology. *Theory and Society*, 29:4, p. 507-548.
- MILLIKEN, Jennifer (1999). The Study of Discourse in International Relations: A Critique of Research and Methods. *European Journal of International Relations*, 5:2, p. 225-254.
- PALIER, Bruno, SUREL, Yves dir. (2010). *Quand les politiques changent : Temporalités et niveaux de l'action publique*. Paris : L'Harmattan. 420 p.
- PIERSON, Paul (2004). *Politics in Time: History, Institutions, and Social Analysis*. Princeton, Oxford : Princeton University Press. 196 p.
- PIERSON, Paul (2000). Increasing Returns, Path Dependence, and the Study of Politics. *American Political Science Review*, 94:2, p. 251-267.
- RICŒUR, Paul (1983). *Temps et récit, tome 1 : L'intrigue et le récit historique*. Paris : Seuil. 404 p.
- WENDT, Alexander (1987). The Agent-Structure Problem in International Relations Theory. *International Organization*, 41:3, p. 335-370.
- WITTGENSTEIN, Ludwig (2009) [1953]. *Philosophical Investigations*. Chichester : Wiley-Blackwell. 592 p.